

ETC



Correspondances entre artistes et commissaires

Number 45, March–April–May 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/35455ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

(1999). Correspondances entre artistes et commissaires. *ETC*, (45), 29–29.

Cher Bertrand,

Je connais tes opinions très dures concernant l'hermétisme de certains textes critiques et l'usage de grilles d'analyse. Je condamne autant que toi l'hermétisme des mots. Or l'apport d'une œuvre dans l'avancement de l'art ne peut être déterminé d'après de simples considérations émotives. D'où la nécessité d'un outil d'interprétation plus objectif, cette fameuse grille (quelle qu'elle soit), qui ne doit toutefois compter que pour une partie de l'interprétation. Ton beau texte sur la production récente de Normand Rajotte est certes très sensible et poétique. Le rôle du théoricien est d'y joindre une vision critique, une dimension contextuelle, un discernement des enjeux sous-jacents et dont l'artiste, comme d'ailleurs le public en général, ne peuvent que tirer profit. Ces critères ne sont pas incompatibles avec une écriture intuitive et accessible. Au contraire, ils doivent cohabiter. Le public à qui je m'adresse est intéressé à comprendre tout autant l'œuvre que ses ramifications. Mais au fait, ne crois-tu pas qu'il incombe également à l'œuvre de fournir un minimum d'impact et de sensibilité pour émouvoir et rendre flexible la plume de l'auteur et la sympathie du spectateur ?

Mona Hakim, samedi 17 octobre 1998

Mona,

Oui, je me méfie des grilles d'analyse appliquées de façon trop rigide. Il me semble qu'il manque de voix (et non de voies) poétiques dans l'espace médiatique (si mince) réservé aux arts visuels. Bien sûr, la rigueur intellectuelle me stimule. Toutefois, je trouve qu'il y a un piège réel pour la critique lorsqu'elle oublie le public auquel elle s'adresse. La lourdeur du discours théorique sur la photographie, c'est vrai, tient beaucoup aux mécanismes de production parfois complexes, en amont de l'œuvre et aux effets de lecture en aval de l'œuvre. Par contre, ici au Québec, les critiques depuis des années ont peu parlé, de façon sensible et sensée, de la photographie documentaire qui, elle, ne tient pas à des stratégies de création complexes, à des approches d'ordre conceptuel qui séduisent la critique. La photographie d'expression réaliste se résout dans le regard singulier et lucide de l'artiste sur le sujet, dans l'approche directe du monde qui l'entoure, à hauteur d'homme. En tant qu'artiste, je pense aussi que faire des images ne suffit plus. Je crois que mes images doivent proposer, comme le dit Jean Chabot, un mieux-être et un mieux-voir. Serait-ce pour toi une forme d'impact ?

Bertrand Carrière

Bonjour Jocelyne,

Je t'adresse cette lettre afin d'échanger sur quelques idées car je sais que tu te méfies de l'épaisseur des signes, de la difficulté du dévoilement des choses et que, contrairement à ceux qui tentent de faire croire au Goût du Moment, tu sais qu'il y a bien peu à révéler sous la lumière crue et dénonciatrice du soleil de midi.

Si l'évidence fait rire, divertit, distrait, elle interdit aussi de voir et pénétrer la profondeur discrète de ce qui se donne dans le silence et l'opacité. La mise en pièces de la sphère du symbolique, ainsi sortie de l'ombre et « désacralisée », s'y substitue grâce au cynisme conscient et carriériste de l'artiste qui connaît malheureusement déjà trop bien le « public » auquel il s'adresse. C'est ainsi que, sous son couvert populiste, le Banal s'érige en Culture. On appelle souvent cela la démocratisation du goût.

L'art n'est cependant pas plus affaire d'élite que de transparence. La poésie est affaire de dévoilement et n'importe qui, avec la patience et la volonté qui s'imposent à toute tâche dont la portée est significative peut en faire l'expérience. Il va de soi que la culture et la connaissance de son contexte nourrissent cette expérience. Le commissariat, puis la conservation en ce sens, seraient affaire de préservation de ce dévoilement et de partage de cet espace intangible qui fait que l'œuvre attise le désir du discours. Désir que le commentaire ne rassasie jamais.

La poésie habite précisément ce lieu de l'œuvre où le discours cherche sa limite.

Éric Raymond

Cher Éric,

J'essaie de répondre à ta lettre depuis quelque temps. Les mots s'accumulent, se bousculent, s'annulent. Il n'en est qu'un qui résiste, persiste, et auquel je reste suspendue : le dévoilement. D'autres le nomment *découverte*, événement, surgissement... Il résume cet avènement de l'art, confirmé seulement quand ce moment est manifeste

dans la visibilité de l'œuvre. Comment le dire autrement que dans les singularités de ses cristallisations ponctuelles, ou à travers son évocation métaphorique ? C'est une faille où s'abîme la signification entendue des choses; où le sens se dissout, se travestit, se sacrifie, renaît dans un contresens. Il a la forme du risque, du vertige, de l'excès; drainant tout vers un point d'écart, de distance mentale. C'est un instant de fluence où pensées et émotions diverses comme opposées nous sollicitent simultanément. Une condensation de durée. Un état intense où la légèreté et la gravité se côtoient et s'amalgament, mais comme des qualités en sus, venues du dévoilement même; presque naïves... et non prédéterminées et artificiellement greffées jusqu'à devenir leurs propres caricatures. Le dévoilement est affaire de volition; d'une volonté d'art, de jouissance de l'art. Chez l'artiste. Chez celui qui donne l'œuvre à voir. Chez celui qui la reçoit. Sans ce désir, il ne peut se produire cette générosité du regard, cette patience d'une écoute lente et attentive, condition du surgissement de l'œuvre. Il n'est rien dans l'être de l'art qui se retrouve exclusivement du côté de l'artiste, du commissaire ou du public. Nous partageons cette responsabilité acceptée comme *force positive de déplacement; lieu où s'échangent et se régèrent les valeurs*. Cela idéalement, très idéalement; et bien au-delà des questions de goûts, de sensibilité, de moralité; des querelles multiples, des enjeux de pouvoir; de l'avidité, du nombrilisme...

Jocelyne Alloucherie, Barcelone, le 20 octobre 1998

Cher Rober,

Tu m'as un jour raconté, en parlant de ton enfance, tes jeux avec les mouches. Je crois que cela a débuté par une histoire de cerf-volant... nous parlions de Benjamin Franklin. Tu disais avoir réussi à faire voler une mouche en lui plaçant un fil autour du cou. Mais en fait, le plus souvent, tu les observais, les éaautudiais, les disséquais minutieusement. Selon tes dires, capables de me faire imaginer tout un répertoire de gestes précis et attentionnés, tu les soumettais à diverses expériences de survie et de réanimation.

Congelées une, puis deux, puis trois minutes, elles reprenaient vie graduellement ou mouraient, pendant que tu dressais, chronomètre en main, des compilations d'une grande précision, scrupuleusement retranscrites dans des registres.

Dès lors, j'ai cru mieux comprendre ton travail d'artiste. Je te voyais penché sur les mots et les lettres du dictionnaire, scalpel en main, les détaillant, les épinglant, jour après jour.

Manipuler, découper, enluminer... dans la fièvre de la nuit. Cette histoire d'entomologiste amateur devint pour moi « l'enfance de ton art ».

Cette histoire d'enfance fut également le début d'un récit sur l'art que je cultive depuis, à partir de ton jardin de mots.

Louise Déry, Outremont, le 25 octobre 1998

Chère Louise,

Ce que tu m'écris me renvoie à quelque chose d'étrange. Dans le roman que j'écris présentement, Gabriella, onze ans, se rend les soirs d'été dans le Pré aux Pleurs pour attraper des lucioles qu'elle mange couchée dans l'herbe « en fermant les yeux vers les étoiles ». Elle avale ces lucioles pour « éclairer les battements de son cœur ». Le narrateur s'interroge : l'avenir doit-il être incertain pour que le bonheur vienne à soi ?

Cette question et le rituel de Gabriella sont des énigmes pour moi. Lorsque je suis avec Gabriella, c'est l'enfance, la quête, la découverte, la solitude, le désir de communier avec le mystère de la nature qui m'animent à travers elle. Tu écris : « l'enfance de ton art ». Oui. Nous sommes tous la résonance, la vibration de notre enfance.

Les rêves et les désirs sont plus forts que tout. Tu le sais. En 1991, tu organisais l'exposition *Un archipel de désirs* au musée du Québec. Avec ce titre magnifique, tu offrais des visions de l'origine, l'irréversible des songes en soi.

Tu as fait cheminer.

Ton art consiste peut-être à observer et à inviter ceux et celles qui, par leurs gestes, nous convient à participer aux secrets du vivant en les révélant.

Rober Racine